

BARRAGE

The RCA Museum News

THE RCA MUSEUM
CANADA'S NATIONAL ARTILLERY MUSEUM



Janvier 2026

Une lettre rare au cœur de la préparation de l'exposition estivale sur la guerre de Corée

Le personnel du Musée de l'ARC prépare actuellement la prochaine exposition temporaire sur la guerre de Corée, qui ouvrira ses portes à l'été 2026. Il procède à la sélection d'artefacts, effectue des recherches sur des récits et conçoit des présentations qui mettent en lumière à la fois les combats et le quotidien des soldats canadiens. Les visiteurs pourront découvrir comment la stratégie, l'équipement et les expériences personnelles ont façonné la guerre.

Une petite lettre se distingue parmi les artefacts. Son papier est brunâtre et marqué de taches d'eau, mais elle offre un aperçu rare de ce qu'ont vécu les soldats pendant le conflit. Rédigée par un soldat de l'Armée des volontaires du peuple chinois et destinée à être distribuée aux hommes du 2^e Régiment, Royal Canadian Horse Artillery (2 RCHA), la lettre est tombée entre les mains des Canadiens à la fin de 1951, lorsque le soldat qui la transportait a été capturé. Mesurant environ 21,6 cm sur 26,6 cm (8 1/2 par 10 1/2 po), pliée et usée par les manipulations, cette lettre était destinée à être transportée, et non exposée.

Contrairement à la propagande produite en masse, la lettre revêt un caractère personnel. L'auteur mentionne la batterie Fox du 2 RCHA, prouve qu'il connaît bien cette unité et partage certaines expériences avec elle. Son message encourage les soldats canadiens à remettre en question les ordres tout en soulignant le désir de paix. Il s'agit d'une forme discrète de guerre psychologique qui vise à nuire au moral des soldats.

Après la guerre, la lettre a été remise au Musée de l'ARC et officiellement enregistrée en 1984. À l'occasion de la prochaine exposition, elle sera de nouveau présentée au public.

Ainsi, les visiteurs auront un petit aperçu de la vie au front. La lettre nous rappelle que la guerre de Corée ne se résume pas qu'à de simples combats; des messages comme celui-ci ont façonné la vie quotidienne et le moral des troupes.

Cet été, les visiteurs pourront admirer cette lettre ainsi que d'autres artefacts qui illustrent les facettes personnelles et opérationnelles de la guerre de Corée. La lettre montre comment les soldats ordinaires ont vécu, travaillé et fait face aux défis de la guerre.



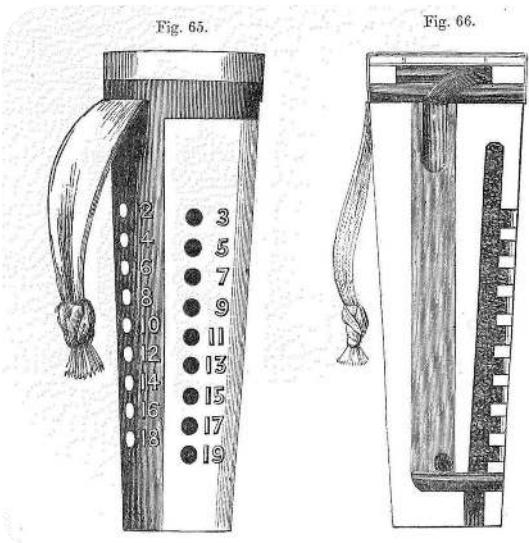
La mèche lente Boxer

Si les mèches ne sont sans doute pas les premiers objets que les visiteurs s'attendent à voir dans un musée, elles sont pourtant essentielles pour comprendre le fonctionnement de l'artillerie. En l'absence de mèche fiable, même les canons et les obus les plus sophistiqués ne peuvent pas fonctionner comme prévu. C'est pourquoi ces petits composants sont des éléments clés de l'histoire de la guerre d'artillerie.

Dans une vitrine d'exposition moderne, quatre mèches Boxer sont exposées à côté de leur boîte d'origine, datée du 13 octobre 1877. Une des mèches est exposée à part alors que les trois autres sont dans leur boîte bien préservée, qui a été fabriquée par le Royal Laboratory à Woolwich, en Angleterre. Les quatre mèches de bois sont inertes et elles proviennent du même lot de production, comme l'indique leur numérotation séquentielle. Le couvercle de la boîte porte la mention « 5 Fuses Time Boxer 9 Secs ML », qui indique leur utilisation avec des armes à chargement par la bouche.

À l'époque de la Confédération canadienne, en 1867, l'artillerie canadienne utilise des canons à âme lisse équipés de deux principaux types de mèches : à retardement et à percussion. La mèche à retardement la plus couramment utilisée est la mèche Boxer. Cette dernière est conçue en 1853 par le colonel Edward M. Boxer de l'Artillerie royale britannique. Son introduction marque une avancée importante, car elle permet aux artilleurs de contrôler le moment où un obus explose, plutôt que de s'en remettre au hasard.

Les mèches plus anciennes utilisaient des méthodes d'allumage moins fiables, qui entraînaient souvent une combustion irrégulière et des résultats imprévisibles. La mèche Boxer permet de résoudre ces problèmes grâce à des canaux de poudre entrecroisés qui se consument de manière plus régulière et peuvent être réglés avec une plus grande précision. En raison de sa fiabilité, ce type de mèche est largement adoptée dans tout l'Empire britannique, tant pour l'entraînement que pour le combat.



Les mèches Boxer ont une forme conique et contiennent une charge explosive centrale qui se consume à une vitesse uniforme d'environ cinq secondes par pouce. En perçant le trou approprié, l'artilleur peut régler le délai souhaité en fonction de la durée de vol du projectile. Les mèches présentées ici sont réglées pour une durée de combustion de neuf secondes, après quoi elles allumeront la charge explosive du projectile.

Les mèches en question sont des mèches Mark III Boxer, un modèle destiné à un usage général dans l'artillerie de campagne, de garnison et côtière. Afin de préserver leur efficacité, la boîte porte la mention « ne pas ouvrir avant utilisation ou inspection spéciale » [traduction libre]. Les artilleurs qui ne connaissaient pas bien ce type de mèche pouvaient suivre les instructions imprimées à l'intérieur de la boîte. Pour préparer la mèche, il fallait insérer fermement cette dernière dans le trou prévu à cet effet dans l'obus, parfois à l'aide d'un maillet en bois, puis retirer les protections afin d'exposer l'amorce avant le chargement.

Lorsque le coup de feu est tiré, l'éclair de l'amorce allume l'agent propulsif qui pénètre dans la mèche et enflamme la charge de poudre au sommet de la mèche à retardement. Alors que l'obus fend l'air, la charge de poudre brûle dans le délai prévu. Au terme de ce délai, la combustion atteint la charge explosive et provoque la détonation de l'obus en temps opportun.

La mèche Boxer a représenté une amélioration importante dans le contrôle des tirs d'artillerie. Elle a joué un rôle clé dans l'efficacité des canons à âme lisse et des premiers canons rayés pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, en donnant aux artilleurs la possibilité de déterminer quand et où un obus allait exploser.

L'Avion de pointage 706

Les artilleurs canadiens s'appuient sur les postes d'observation aériens (AOP) depuis la Première Guerre mondiale. Les collections du Musée de l'ARC rendent compte du rôle de ces appareils, de l'exposition d'un avion Auster Mk VI de 1947 à celle d'un drone Sperwer utilisé en Afghanistan. Au cours de mes recherches dans nos archives, la photographie ci-dessous a retenu mon attention.

La photo date de 1954-1955 et montre une série d'avions de pointage Cessna L-19A sur une surface gazonnée. L'avion qui se trouve à l'avant-plan porte le numéro 16706 sur la queue, abrégée en 706 sur le fuselage, et je l'ai immédiatement reconnu. Cet avion fait partie de notre collection. Nos archives contiennent une partie des registres d'entretien et de l'historique de service de l'avion, ce qui nous permet de reconstituer une grande partie de son histoire.

L'armée américaine reçoit l'avion de pointage 706 du constructeur Cessna sous le numéro d'immatriculation 53-8055, mais le transfère au Canada alors qu'il est encore neuf. Reçu au dépôt de réparation n° 6 de l'ARC à Trenton le 18 octobre 1954, l'avion de pointage 706 apparaît sur la photo parmi le premier lot de L-19 en service au Canada, qui compte plus tard 25 appareils au total.

L'avion de pointage Cessna L-19 est utilisé par l'artillerie canadienne, principalement comme AOP pour la reconnaissance aérienne. Il s'agit d'un avion polyvalent qui peut décoller et atterrir sur de petites pistes non aménagées ou sur des lacs à l'aide de flotteurs ou de skis. L'avion de pointage n'est pas armé, mais il est équipé de mâts d'aile pouvant transporter des roquettes de marquage d'environ 5 cm (2,75 po), une caméra aérienne, des fusées éclairantes à parachute ou jusqu'à 1 000 lb de fournitures pour les largages.

Au cours des années 1950 et 1960, l'avion de pointage 706 sert aux troupes d'AOP du 1^{er} Régiment, Royal Canadian Horse Artillery (1 RCHA) en Allemagne, du 4 RCHA à Petawawa et du 5^e Régiment d'artillerie légère du Canada (5 RALC) à Valcartier, ainsi qu'au Centre interarmes d'entraînement aérien du Canada à Rivers (Manitoba) entre autres affectations. En 1964, l'avion est impliqué dans un accident de catégorie B, ce qui signifie qu'il est très gravement endommagé, mais il est réparé.

À la suite de l'unification des forces armées en 1968, les Forces armées canadiennes rebaptisent le L-19 « CO-119 » et l'avion est renuméroté « 119706 », numéro qui figure actuellement sur sa queue. La dernière troupe AOP est dissoute en octobre 1970, ses fonctions aériennes sont transférées à l'ARC. La Force aérienne retire les L-19 le 19 juin 1972 au profit d'hélicoptères. Certains L-19 continuent de servir comme avions-planeur en remorque au sein des Cadets de l'Aviation royale du Canada. Ce n'est pas le cas du 706.

L'avion de pointage 706 est entreposé à Saskatoon en 1972, puis il est transféré en décembre de la même année à la BFC Borden afin de servir de matériel didactique à l'instruction pour les techniciens autochtones. Le 16 septembre 1983, un téléscripteur provenant du QGDN à Ottawa ordonne à la BFC Borden de démonter le 706 et de l'expédier au détachement Mountain View à la BFC Trenton. Par la même occasion, les mécaniciens remplacent certaines pièces fonctionnelles par des pièces hors d'usage, notamment le gouvernail et le plan fixe horizontal. Le 10 décembre 1983, les techniciens de Mountain View retirent l'avion de pointage 706 de la flotte de l'ARC et l'expédiennent à la BFC Petawawa pour qu'il serve de monument. Repeint dans les couleurs olivâtres de l'Armée canadienne, il reste exposé à l'extérieur pendant de nombreuses années.

Au début des années 2000, l'avion de pointage 706 est retiré de l'exposition à la BFC Petawawa et se trouve désormais au Musée de l'ARC, dans un entrepôt climatisé. Après avoir été exposée aux intempéries pendant de nombreuses saisons, sa restauration s'annonce difficile, mais cette photo vieille de 70 ans du 706 flambant neuf montre le potentiel de son avenir.



Le soldat Noble Fenwick et la caravane Crerar

Les notes et les photos conservées dans les archives du Musée de l'ARC racontent l'histoire du soldat Noble Russell Fenwick, qui conduisait la caravane du général Harry Crerar pendant la campagne du nord-ouest de l'Europe de 1944-1945. Son service en tant que chauffeur du général offre un aperçu des coulisses du fonctionnement de la Première Armée canadienne et met en lumière le travail important des Canadiens qui ont contribué à l'effort de guerre derrière les lignes de front.

Noble Fenwick naît le 23 septembre 1918 à Tessier, en Saskatchewan, et grandit à Riverview, au Manitoba. Il s'enrôle dans le Corps royal de l'intendance de l'Armée canadienne (RCASC) le 20 janvier 1942 à Portage La Prairie. Après avoir suivi une formation à Portage et à Red Deer, en Alberta, il est affecté à Debert, en Nouvelle-Écosse, puis, en août de la même année, il part en affectation à l'étranger avec la 4^e Division du Canada. Il sert d'abord comme chauffeur au quartier général du 2^e Corps canadien avant d'être transféré au quartier général de la 1^{re} Armée canadienne. En mars 1944, Fenwick est sélectionné pour rejoindre l'équipe de chauffeurs personnels du lieutenant-général Crerar, une responsabilité qu'il assume jusqu'à la fin de la guerre.

Spécialement construite en Angleterre en 1944 par l'entreprise Car Cruiser Caravans, la caravane Crerar est un quartier général mobile. Elle sert de quartier général et de logement au général Crerar pendant la campagne dans le nord-ouest de l'Europe. Peu après le jour J, la caravane arrive en France et devient le centre opérationnel de la Première Armée canadienne. La caravane sert parfois de lieu de réunion du général Crerar avec les hauts dirigeants alliés, notamment Montgomery et Eisenhower. Les fonctions de Fenwick consistent principalement à conduire la caravane personnelle du général, surnommée « Viper's Den » par l'état-major, et parfois à conduire le général Crerar lui-même lors-

que l'Armée se déplace dans le nord-ouest de l'Europe.

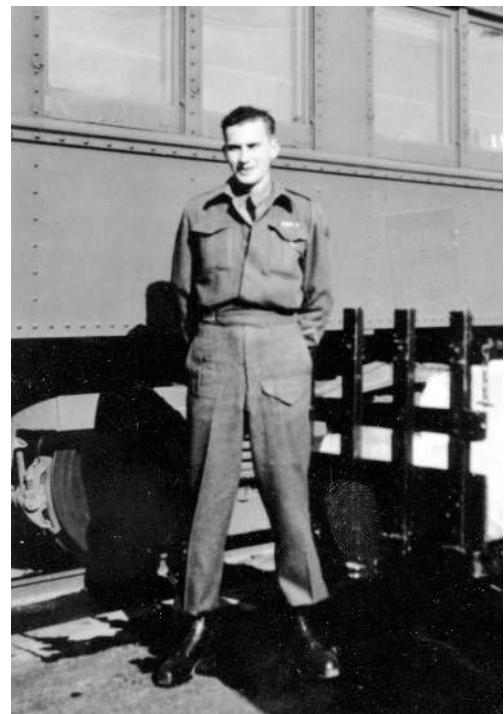
Après son service, Fenwick décrit le général Crerar comme un homme strict, mais juste. Lorsque quelque chose n'allait pas, le général se contentait de s'éclaircir la voix; à la fin de chaque journée, il disait toujours « merci ». Fenwick se souvient également de missions inhabituelles, telle que de longs voyages pour aller chercher des fournitures avant la visite de hauts responsables. Ces moments reflètent la manière dont le travail constant et souvent invisible des chauffeurs et du personnel de soutien a permis au commandement de l'armée de continuer à fonctionner. Après la fin de la guerre, Fenwick retourne au Canada, puis il est libéré en novembre 1945. L'année suivante, lors d'une tournée à travers le pays, le général Crerar salue personnellement Fenwick à Brandon, au Manitoba.



La caravane Crerar dans le nord-ouest de l'Europe, 1945.

Après la guerre, Fenwick retourne à l'agriculture près de Souris, au Manitoba. Il épouse Ileen Dane en 1948, puis travaille pour la société Eaton à Brandon, avant de prendre sa retraite en 1979. Son service pendant la guerre relie la caravane Crerar aux personnes qui l'ont exploitée, et montre comment un seul véhicule peut témoigner de la participation du Canada à la Seconde Guerre mondiale dans son ensemble.

Aujourd'hui, la caravane Crerar fait partie de l'exposition « Postes de commandement » du Musée de l'ARC. En partageant les récits de soldats comme Fenwick, le musée souligne l'importance de ce véhicule dans la vie quotidienne et la prise de décisions pendant la campagne. La caravane Crerar est plus qu'un artefact historique : elle représente le dévouement des Canadiens ordinaires dont le travail derrière les lignes de front a contribué au succès de la Première Armée canadienne. Grâce à l'expérience de Fenwick, les visiteurs découvrent le côté humain du commandement et le rôle essentiel joué par ceux qui l'ont maintenu en mouvement.



Le soldat Noble Fenwick, le 9 août 1945.

Perfectionnement du narratif historique du général Crerar

Une exposition muséale n'est jamais véritablement achevée. Chaque vitrine d'exposition peut être améliorée, et chaque modification est une occasion d'affiner son message. Au cours de la dernière année, nous avons actualisé plus d'une douzaine de vitrines dans l'ensemble du musée. L'un des exemples les plus révélateurs de ce processus est la transformation de notre exposition consacrée au général Harry Crerar.

Lorsque nous avons examiné la vitrine pour la première fois, elle ne contenait que deux artefacts : une tunique d'officier de 1907 arborant le grade de major et un trophée sportif de 1945. Bien qu'intéressant d'un point de vue historique, aucun des deux objets ne communiquait le message central concernant le général Crerar, à savoir qu'il a commandé la Première Armée canadienne pendant la Seconde Guerre mondiale. La présentation manquait d'un narratif cohérent.

Nous avons commencé par réévaluer notre collection d'artefacts de guerre du temps du général Crerar. Lors de la première actualisation, nous avons amélioré les supports et la présentation, en ajoutant ses gants en cuir marron, visible sur de nombreuses photos de guerre, ainsi que son béret de la Seconde Guerre mondiale. Nous avons également ajouté les trophées cérémoniels et les clés de la ville qui lui ont été remis par les municipalités canadiennes. Ces changements ont ajouté un attrait visuel, mais il ne semblait pas y avoir de fil conducteur.

À la révision suivante, nous avons choisi d'approfondir le narratif. Nous avons retiré la plupart des objets cérémoniels, conservé une seule clé de la ville et remplacé le béret par la casquette militaire de corvée du général Crerar, son couvre-chef le plus caractéristique. Plus important encore, nous avons remplacé la tunique d'officier par sa veste de vol Irvin modèle 1940 de la Royal Air Force.

Cette veste en cuir brun foncé, dotée d'une fermeture éclair robuste, était portée par le général Crerar lorsqu'il commandait la Première Armée canadienne pendant la campagne du nord-ouest de l'Europe et lors de vols de reconnaissance à bord de son avion Auster. Appréciée par plusieurs généraux alliés, la veste est devenue un symbole de commandement et de confiance. Ensemble, ces artefacts transmettent un message clair et immédiat : il s'agit des effets personnels du commandant de l'armée canadienne en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale.

En tant que directeur, je souhaite que chaque exposition de notre musée raconte une histoire cohérente et captivante. Lorsqu'une vitrine est encombrée d'objets a priori sans rapport les uns avec les autres, son histoire se perd. Il ne reste alors qu'un ensemble disparate d'objets curieux qui attirent peut-être l'attention, mais qui manquent de cohérence, de lien et d'incidence à long terme. La nouvelle vitrine du général Crerar résout ce problème. Grâce à une sélection rigoureuse et à une mise en valeur soignée des objets exposés, les visiteurs font plus clairement le lien avec l'histoire de l'Armée canadienne, ce qui rend l'expérience plus immersive qu'une simple lecture.

Je ne considère pas nos expositions comme des œuvres achevées, mais plutôt comme des dialogues continus avec nos visiteurs. Elles nécessitent une attention particulière, des idées novatrices et parfois une révision complète. Chaque fois que nous actualisons une exposition, nous nous efforçons d'être plus précis et respectueux, afin de mieux honorer les récits des personnages de notre passé et d'aider les visiteurs à mieux connaître et comprendre notre histoire militaire.



La vitrine du général Crerar exposée au musée de l'ARC.

Les origines du canon à âme lisse de 6 livres

Une lettre datée du 4 octobre 1966, rédigé par le colonel J. S. Orton, commandant de l'École de l'Artillerie royale canadienne, à l'honorable Sterling R. Lyons, c.r., procureur général du Manitoba, documente le transfert d'un canon à âme lisse de 6 livres en laiton de la province du Manitoba au Musée de l'ARC. Dans sa correspondance, le colonel Orton exprime sa gratitude pour ce don et confirme que le canon a été exposé pour le public, garantissant ainsi sa préservation et son accessibilité.

Avant son transfert au musée, le canon se trouvait au centre correctionnel de Headingley, situé dans la municipalité rurale de Headingley, au Manitoba, qui a ouvert ses portes en 1930. Le colonel Orton consigne que, lors du nettoyage et de l'inspection, un boulet a été découvert dans le canon. Aucun indice n'a été trouvé pour indiquer quand la pièce avait été chargée pour la dernière fois. À la fin des années 1860, les canons à âme lisse de 6 livres avaient largement disparu de la Milice active canadienne.

En juillet 1967, le capitaine W. M. J. Wolfe, conservateur du musée, correspond avec G. D. Crawford, un historien travaillant pour le gouvernement du Manitoba, afin d'explorer les origines possibles du canon. M. Crawford propose trois explications possibles pour sa présence au Manitoba, tout en précisant qu'aucune ne peut être confirmée avec certitude.

La première possibilité est que le fusil ait été acquis par la Compagnie de la Baie d'Hudson avant ou pendant les premières années de la colonie de la rivière Rouge de Selkirk, fondée en 1812. La deuxième possibilité est qu'il ait été transféré de Fort York (Toronto) en 1816. La troisième possibilité est qu'il soit arrivé avec le détachement de l'Artillerie royale envoyé à Fort Garry en 1846.

Le capitaine Wolfe est d'avis que le canon a fait partie des pièces d'artillerie acquises par lord Selkirk en 1816. Au cours du conflit croissant entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest, alimenté en partie par la concurrence pour l'approvisionnement en pemmican et l'arrivée des colons de Selkirk, lord Selkirk acquiert d'importantes quantités d'armes et de provisions. Des documents contemporains indiquent qu'en avril 1816, il obtient plus d'une tonne de poudre à canon, une centaine de mousquets avec baïonnettes, quatre canons en laiton de 6 livres et deux canons de 9 livres provenant de Fort York.

Cette période est marquée par une escalade de la violence entre les sociétés rivales. Au début de l'année 1816, les postes de la région de la rivière Rouge changent de mains à la suite de raids et de saisies, et en juin, les partisans de la Compagnie du Nord-Ouest attaquent Brandon House. Le 19 juin 1816, le conflit culmine avec la bataille de Seven Oaks, près de l'actuelle West Kildonan, à Winnipeg, où 21 hommes associés à la Compagnie de la Baie d'Hudson sont tués. Les hostilités se poursuivent par intermittence jusqu'à la fusion des deux sociétés en 1821.

En novembre 1967, le capitaine Wolfe communique avec les Archives publiques du Canada à Ottawa afin d'obtenir des copies des documents pertinents de Selkirk. Parmi ceux-ci, une liste de magasin confirme l'acquisition de quatre canons en laiton de 6 livres pour la colonie de Selkirk en avril 1816. Bien que cette preuve confirme la présence de telles pièces d'artillerie dans la région de la rivière Rouge, elle ne permet pas de déterminer définitivement qu'il s'agit du canon du musée.

Le canon lui-même est un canon à chargement par la bouche de calibre 6 livres en bronze de type Blomefield, coulé en 1796. Les canons de ce type pèsent généralement entre 784 et 896 lb (356 et 406 kg) et sont largement utilisés dans tout l'Empire britannique à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Il est possible que le canon arrive à la rivière Rouge en 1816 et qu'il ait ensuite été utilisé par le détachement de l'Artillerie royale du Fort Garry en 1846, bien qu'aucune preuve directe ne confirme cette hypothèse.

À la suite de l'adoption de la *Loi sur la milice* de 1855, les canons à âme lisse de 6 livres continuent d'être utilisés par les unités de milice volontaires canadiennes, bien que leur répartition soit très variée. À la fin des années 1860, ces canons sont progressivement remplacés par de l'artillerie plus moderne. Comme c'est le cas de beaucoup d'autres canons de 6 livres canadiens ayant survécu au temps, les débuts de l'histoire de cet exemplaire restent flous. Cette incertitude est typique du caractère fragmentaire des archives de la milice du XIX^e siècle dans l'Ouest canadien.



Canon à âme lisse en laiton de 6 livres au Musée de l'ARC.

Masque à gaz pour bébé

La façon de faire la guerre a énormément changé au cours du XX^e siècle, notamment avec l'apparition des armes chimiques pendant la Première Guerre mondiale. Les nouveaux gaz mortels et agents chimiques sont à l'origine de la création d'appareils respiratoires destinés à être utilisés sur les lignes de front. Plusieurs de ces objets sont aujourd'hui exposés au Musée de l'ARC. Cependant, la menace des armes chimiques ne se limite pas au champ de bataille, comme l'illustre l'existence du masque à gaz pour bébé.

À la fin des années 1930, l'Allemagne nazie menace d'utiliser des armes chimiques contre les populations civiles lors de raids aériens en Grande-Bretagne. C'est dans ce contexte de crainte que le masque à gaz pour bébé voit le jour. En effet, compte tenu de la menace, le gouvernement britannique commence à distribuer à ses citoyens des masques à gaz et des respirateurs, qui peuvent être rapidement et facilement enfilés en cas d'attaque chimique. Si l'adaptation des masques à gaz militaires à un usage civil est relativement rapide, la conception d'un masque à gaz destiné à être porté par des bébés et des enfants de moins de deux ans s'est avérée plus difficile. Ce n'est qu'en 1938, après de multiples séries de tests, que le masque à gaz pour bébés est prêt à être distribué au public.

Le produit fini ressemble à un sac en caoutchouc qui recouvre entièrement l'enfant, à l'exception des jambes, ce qui lui permet de s'asseoir confortablement. Une grande fenêtre est fixée à l'avant du masque, pour permettre aux parents et à l'enfant de se voir. À l'arrière, un cadre métallique empêche le masque de s'affaisser sur l'enfant qui le porte, tout en permettant à ce dernier d'être transporté par son tuteur, comme s'il s'agit d'une valise.

La conception d'un appareil respiratoire pour nourrisson présente des défis particuliers. Outre la capacité limitée du bébé à pouvoir supporter le poids d'un masque, la petite taille de ses poumons et de ses voies respiratoires rend difficile la respiration à travers les filtres d'un masque à gaz classique. Pour résoudre ce problème, la personne chargée de s'occuper du bébé devait actionner en continu un soufflet situé sur le côté du masque afin de faire circuler de l'air frais. À l'instar de nombreux premiers modèles de masques à gaz, le masque à gaz pour bébé était équipé d'un filtre à l'amiante, avant que le lien entre l'amiante et les maladies pulmonaires ne soit pleinement compris.

Comme on peut s'y attendre, lors des essais, de nombreux enfants et leurs mères ont mal réagi à l'appareil. Malgré tout, le gouvernement britannique rassure le public en promettant que « la plupart des bébés et des enfants s'adaptent assez facilement au masque et s'habituent rapidement à l'avoir sur la tête; en fait, il est fréquent qu'ils s'endorment ». Heureusement pour les nourrissons britanniques, ces masques n'ont jamais été utilisés pendant la guerre. Cependant, leur existence, ainsi que celle d'appareils similaires, tels que les poussettes anti-gaz, nous rappelle de manière saisissante les dangers auxquels ont fait face les populations civiles pendant la Seconde Guerre mondiale.



Masque à gaz pour nourrisson provenant de la collection du Musée de l'ARC.

L'histoire du « Short Snorter » de la batterie C

En janvier 1985, une petite enveloppe arrive au Musée de l'ARC. Elle contient un billet de cinq francs français, dont le papier est jauni par le temps et l'encre est un peu estompée. Ce qui le distingue, ce sont les dizaines de signatures qui recouvrent ses deux faces, chacune écrite par un artilleur de la batterie C, du 1^{er} Régiment, Royal Canadian Horse Artillery (1 RCHA), pendant l'une des semaines les plus incertaines de la Seconde Guerre mondiale. Le capitaine (à la retraite) Eric « Zeke » Chamberlin a conservé ce billet pendant plus de quarante ans avant de l'envoyer au musée, s'assurant ainsi que les noms écrits à la hâte au Mans, en France, le 14 juin 1940, resteraient gravés dans les mémoires.



La mention « Le Mans » apparaît au centre, entouré de signatures. Les deux côtés du billet sont entièrement couverts des noms des artilleurs de la batterie C du 1 RCHA.

Le 25 février 1985, le conservateur W. M. Lunan finalise l'acte de donation, ajoutant ainsi le « short snorter » à la collection du musée, ainsi que deux banderoles (drapeaux d'honneurs) datant de la guerre. D'apparence modeste, ce don offre un aperçu des premières opérations de l'artillerie canadienne pendant la guerre, une période souvent éclipsée par les campagnes ultérieures, mais cruciale pour comprendre la participation des soldats canadiens aux premières phases de la Seconde Guerre mondiale.

Chamberlin a compris l'importance de ce billet. Il sert dans la batterie C à Winnipeg de 1936 à 1939, puis rejoint le 1^{er} Régiment d'artillerie de campagne en Grande-Bretagne, en France et en Allemagne de 1940 à 1945. Bien que son nom ne figure pas parmi les signatures, son service lui permet d'acquérir un contexte précieux. Il arrive en Angleterre à la fin du mois d'août 1940, trop tard pour se joindre au bref déploiement du régiment en France. Le billet lui est parvenu plus tard par l'intermédiaire d'un autre artilleur, Fred Pennie, dont le frère figure parmi les signataires.

L'histoire commence en mai 1940, lorsque l'Allemagne lance son offensive éclair contre la France et les Pays -Bas. La rapidité de l'avance surprise les Alliés et les oblige à revoir précipitamment leurs plans défensifs. Après l'évacuation de Dunkerque, les stratégies britanniques proposent d'établir une position défensive en Bretagne, en engageant la 52^e division (Lowland) et la 1^{re} Division du Canada nouvellement arrivée.

Les Canadiens ne sont en Grande-Bretagne que depuis quelques mois. Ils reçoivent encore leur équipement, terminent leur instruction et s'adaptent aux routines de la guerre. Le 8 juin, le roi George VI passe la division en revue; quelques heures plus tard, l'ordre d'embarquement pour la France arrive.

L'artillerie canadienne obéit rapidement à cet ordre. Le 1^{er} Régiment de campagne se mobilise sur les routes, les voies ferrées et la mer. Ses deux groupes quittent Larkhill les 9 et 11 juin et atteignent Brest, en France, le 12 juin. Ils se préparent alors pour leur première mission opérationnelle. Une grande confusion les envahit aussitôt.

Les réfugiés encombrent les routes et les officiers chargés du contrôle des mouvements ont de la difficulté à diriger les unités. Les ordres changent fréquemment, le quartier général tente de réagir à l'effondrement rapide du front français.



(Gauche : Le capitaine Chamberlin avec la batterie C au camp Shilo en 1939. Droite : Sous-section C, batterie C du camp Shilo en train de tirer avec un canon de 18 livres.)

Le 14 juin, le régiment arrive au Mans. À un moment donné ce jour-là, les hommes de la batterie C ont sorti un billet de cinq francs et ont signé leurs noms. Ils n'avaient probablement pas l'intention de créer un artefact ; ils suivaient plutôt une tradition familiale connue sous le nom de « short snorter ». Cette tradition, née des premiers aviateurs et adoptée plus tard par les forces terrestres, consiste à signer un billet de banque pour marquer le service partagé et la camaraderie. Un « snort » fait référence à un verre rapide, et un « short snort » à une très petite quantité.

Alors que le billet circule, la situation autour du régiment s'aggrave. Le 15 juin, la France s'effondre. Le quartier général britannique ordonne le retrait du 2^e Corps expéditionnaire britannique, y compris les Canadiens, et donne l'ordre aux unités de détruire et d'abandonner leurs canons. Le lieutenant-colonel J. H. Roberts, commandant du 1^{er} Régiment d'artillerie de campagne, refuse. Ses artilleurs venaient tout juste de recevoir leurs canons de 25 livres, et il ne voulait pas les abandonner. Face à l'avancée des forces allemandes et au chaos qui règne dans les ports d'évacuation, le régiment détruit les véhicules afin d'empêcher leur capture, mais conserve l'ensemble des 24 canons. Le 18 juin, ils mirent le cap sur Plymouth, devenant ainsi le seul régiment d'artillerie allié à se retirer de France avec ses canons intacts.

Le déploiement d'une semaine du régiment a été bref, déroutant et est souvent oublié de l'histoire, mais il marque le premier engagement opérationnel de l'Armée canadienne pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est cet événement qui donne tout son sens au billet de cinq francs. Recouvert de dizaines de noms écrits de différentes mains, certains lisibles, d'autres griffonnés dans des espaces restreints, il forme une liste spontanée : Hoover, Southwell, Lowthian, McMahon, Murray, Nicholls, Pennie, Rayner, Seed, Slipetz, Shewchuk et bien d'autres encore. La plupart étaient des artilleurs de la Force permanente de Winnipeg. Certains apparaissent rarement sur les photographies, d'autres ont laissé peu de traces dans les archives officielles. Sur ce morceau de papier-monnaie, cependant, chacun d'entre eux demeure.

Lorsque M. Chamberlin a fait don de ce billet, le musée a acquis bien plus qu'un artefact rare. Il a acquis un fragment d'expérience vécue, créé dans un contexte d'épuisement, d'incertitude et de risque réel d'être capturé. En le confiant au musée, M. Chamberlin s'est assuré qu'il ne serait pas perdu avec le temps. Plus de huit décennies plus tard, le billet de cinq francs continue de porter la mémoire des soldats, immortalisant la première expérience de guerre de la batterie C et la camaraderie qui s'est forgée sous la pression. Ce simple billet usé préserve les noms qui auraient pu tomber dans l'oubli et l'histoire derrière le « short snorter » de la batterie C.

Faire un don

Les dons nous aident à financer les projets de conservation et à payer les salaires des stagiaires d'été. Pour 2026, nous n'avons actuellement pas de financement pour les stagiaires d'été.

Vos dons sont importants!

Tous les dons sont traités rapidement et un reçu officiel vous est envoyé.

Je désire soutenir le Musée de l'ARC par un don de :

Nom : _____

Adresse : _____

Ville et province : _____

Code postal : _____

Téléphone : _____

Je consens à ce que mon nom soit ajouté à la liste d'envoi du Musée de l'ARC et à recevoir le bulletin trimestriel (Barrage)

Oui - J'y consens. Non - Je n'y consens pas.

Contact Us

Telephone : (204) 765-3000 Ext. 258-3570
 Email: rcamuseum@forces.gc.ca
 Website: rcamuseum.com
 Facebook: RCA Museum

The Royal Canadian Artillery Museum (The RCA Museum)
 Building N-118
 CFB Shilo
 P.O. Box 5000, Station Main
 Shilo, Manitoba R0K 2A0

Director/Directeur
 Senior Curator/Conserveur
 Assistant Curator/Conserveuse adjointe
 Collections Manager/Gestionnaire des collections
 Front Desk/Reception

Musée de l'Artillerie royale canadienne
 (Musée de l' ARC)
 Bâtiment N-118
 BFC Shilo
 C.P. 5000, succursale Main
 Shilo (Manitoba) R0K 2A0

Andrew Oakden
 Jonathan Ferguson
 Dayna Barscello
 William Brandon
 Cora-Lee Cobb

Pour nous joindre

Telephone : (204) 765-3000 poste 258-3570
 Courriel : rcamuseum@forces.gc.ca
 Site Web : rcamuseum.com
 Facebook: RCA Museum

Ext/poste 258-3763
 Ext/poste 258-3531
 Ext/poste 258-3577
 Ext/poste 258-4563
 Ext/poste 258-3570